



200 minutes par jour

par Bruno Levesque

La télé ne fait pas l'unanimité, loin de là. Pour certains analystes, elle est carrément néfaste. Elle nuit au développement intellectuel et physiologique des enfants, elle favorise l'adoption de comportements violents, elle engourdit les sens des spectateurs, elle encourage la passivité et la paresse, etc. Certains vont même jusqu'à prétendre qu'elle émet des rayons pouvant causer le cancer ! Pour d'autres observateurs, la télévision est un outil

fantastique. Elle favorise la circulation de la culture et constitue une fenêtre sur le monde et un remarquable instrument d'apprentissage. Que l'on fasse partie de l'un ou de l'autre de ces sous-groupes, une chose demeure difficilement contestable. La télévision fait partie intégrante de nos vies.

Dans son discours d'acceptation du doctorat d'honneur en lettres que l'Université lui a accordé

en 1989, le regretté écrivain Guy Dufresne racontait cette anecdote pour illustrer jusqu'à quel point tout le monde écoutait la radio dans le Québec des années 1940 : « À 7 h, un soir de mai 1946, en descendant la rue King, je n'ai pas perdu un mot d'*Un homme et son péché*, une autre des belles histoires des pays d'en haut de Claude-Henri Grignon. Si j'étais tout de suite remonté, je n'aurais par perdu une syllabe de *Métropole* de Robert Choquette. »

Depuis, la télévision a pris la place de la radio dans nos maisons. Au Québec, on évalue qu'un adulte passe une moyenne de 25 heures par semaine devant son téléviseur. Plus de 200 minutes de télé par jour ! Ne serait-ce que pour cette raison, la télévision vaut la peine qu'on s'y attarde un peu, surtout si l'on sait que ce même Québécois moyen dispose d'à peine 40 heures par semaine à consacrer à ses loisirs. Il passe donc plus de la moitié de son temps de loisirs devant la télé. Après le sommeil et le travail, l'écoute de la télévision est notre principale activité.

Si Guy Dufresne avait reparcouru la même rue King en 1986, c'est sans doute un épisode de *Passe-Partout* auquel il aurait eu droit. Dix ans plus tard il y a fort à parier qu'il aurait pu suivre les péripéties des personnages de *La petite vie*. Au près de publics différents et pour des raisons presque à l'opposée les unes des autres, ces deux émissions ont établi des records d'audience. Les épisodes les plus populaires de *La petite vie* ont rejoint près de 2 millions de téléspectatrices et téléspectateurs. Imaginez : plus de 40 p. 100 des adultes francophones du Québec se trouvaient, pendant la même demi-heure, assis devant leur téléviseur à regarder vivre Pôpa et Môman !



Journaliste au réseau TVA depuis 1990, Monique Grégoire n'a pas eu, comme bien d'autres, à commencer au bas de l'échelle sa carrière de journaliste. Elle a fait ses débuts au *Point*, à Radio-Canada, sans doute la plus prestigieuse émission d'information diffusée en français au Canada. Il faut dire que, avant de frapper à la porte de Radio-Canada, Monique Grégoire avait obtenu des diplômes universitaires en économique et en sciences politiques et cumulé une dizaine d'années d'enseignement de ces deux matières au collégial.

Le journalisme *par* la grande *porte*

par Bruno Levesque

On imagine souvent une salle de nouvelles comme une véritable fourmilière. Pourtant, moins de deux heures avant le début de l'émission de nouvelles du midi au réseau TVA, tout est calme. À peine une poignée de collaboratrices et collaborateurs entourent la réalisatrice. Ce qui semble être un nouveau papa connaît beaucoup de succès en présentant son bébé à ses collègues. Du côté des sports, deux employés discutent de la

défaite des Expos survenue la veille. Peu de bruit, mis à part les sonneries de téléphone et le cliquetis des ordinateurs.

Pourtant, dans quelques minutes, comme autant de pièces d'un puzzle médiatique et électronique, une vingtaine de nouvelles en provenance d'équipes disséminées partout sur le territoire couvert par le réseau TVA seront assemblées en une émission d'une demi-heure censée résumer toute l'actualité du matin.

Diplômée en économique de l'Université de Sherbrooke, Monique Grégoire fait partie de l'une de ses équipes. Depuis un an, elle est chroniqueuse parlementaire à Ottawa. Quotidiennement, elle présente l'actualité politique et économique canadienne aux téléspectatrices et téléspectateurs qui syntonisent TVA. Dossier du sang contaminé, loi sur le tabac, lutte aux gaz à effets de serre, conférences fédérales-provinciales, voyages d'équipe Canada, manifestations de toutes sortes, elle nous renseigne sur ce qui se passe sur la colline parlementaire à Ottawa.

Là, elle se retrouve au cœur de l'action et ce ne sont pas les sujets de reportage qui manquent. Tous les groupes de pression sont présents à Ottawa. Les manifestations sur la colline parlementaire ne se comptent plus : maires, assistés sociaux, gays, pêcheurs, etc. En plus, il y a tous les dossiers politiques émanant du parlement et des ministères. Monique Grégoire explique que les choix sont parfois difficiles : « Comme nous faisons de l'information quotidienne, couvrir ce qui se passe au parlement est notre première mission. Mais il se passe plusieurs choses importantes chaque jour. Nous devons constamment choisir ce qui est le plus urgent et le plus d'actualité, ce qui ne veut pas nécessairement dire le plus important. »



Un rêve d'adolescence

Dès l'adolescence, Monique Grégoire voulait être journaliste. Elle s'est pourtant inscrite en service social à l'Université de Sherbrooke, sans doute séduite par l'idée de participer au grand mouvement de réforme que connaissait la société québécoise en cette fin des années 60.

À Sherbrooke, c'était l'époque de ce qu'on a appelé le département parallèle en service social, une innovation pédagogique visant à laisser davantage de latitude aux étudiants. « Et latitude, le mot est faible, se souvient Monique Grégoire. C'était plus qu'une vision pédagogique ou psychologique, c'était une façon de voir la société qui était différente. L'idée à la base du département parallèle était qu'on ne peut s'attendre à ce que des gens transforment la société si on ne leur donne pas l'occasion, quand ils sont en train d'apprendre, de changer eux-mêmes le milieu dans lequel ils évoluent. »

Monique Grégoire se remémore avec plaisir cette année d'étude en service social. Elle se souvient aussi du stage qu'elle a fait l'été suivant au Conseil économique régional de développement, stage qui est à l'origine de sa venue au Département d'économique. « Les gens refusaient constamment nos propositions en disant que nous ne suggérerions jamais de telles choses si nous connaissions les grands fondements économiques », raconte-t-elle.

De telles remarques ont eu pour effet de piquer l'étudiante au vif. Dès l'année suivante, elle s'inscrivait à quelques cours d'économie pour finalement opter pour le baccalauréat en économique.

Monique Grégoire se souvient du Département d'économique comme d'un lieu très dynamique. Quand elle y a étudié, un groupe de nouveaux professeurs arrivaient des universités américaines : Serge Racine, Alban D'Amours, Claude Pichette. « Il y avait aussi Gérard Pelletier, qui était un véritable intellectuel, mentionne Monique Grégoire. Il a été un maître pour plusieurs d'entre nous. Il enseignait la théorie économique dans ce qu'elle a de plus fondamental, c'est-à-dire l'histoire de la pensée économique. Il nous faisait travailler très dur, mais c'était passionnant. »

De cette époque, Monique Grégoire retient surtout l'esprit d'équipe qui animait les étudiantes et étudiants. Ils préparaient leurs examens en groupe. Ils s'installaient dans une

classe de la Faculté des arts et, ensemble, résumaient au tableau l'essentiel du contenu du cours à étudier. Une fois le tableau plein, ils changeaient de classe, ce qui fait que chacun pouvait réviser son examen en se promenant d'une classe à l'autre. « C'était un beau groupe, dit-elle. Il m'arrive même, encore aujourd'hui, d'utiliser ce réseau pour mon travail. »

L'après Sherbrooke

Une fois son baccalauréat terminé, Monique Grégoire est partie pour la University of Western Ontario, où elle a fait une maîtrise en économique et une maîtrise en sciences politiques. Revenue au Québec quelques années plus tard, elle a été professeure d'économie et de sciences politiques aux collèges Bois-de-Boulogne et de Sainte-Foy, dans la région de Québec.

Vers la fin des années 80, elle s'est installée à Montréal et a profité de l'occasion pour tenter sa chance dans le monde journalistique. « Je n'avais aucune expérience en journalisme, explique-t-elle. Alors j'ai fait comme tout le monde. J'ai posté mon *curriculum vitae* et j'ai placé des téléphones aux endroits où je croyais qu'on pourrait être intéressé par ma candidature. »

La réponse n'a pas tardé et Monique Grégoire s'est retrouvée chercheuse au *Point*. Le rédacteur en chef de l'époque, Marcel Desjardins, lui a d'abord proposé un contrat de trois semaines, suivi d'un autre de six semaines, puis d'un de deux mois, jusqu'à ce qu'un poste soit finalement ouvert. À cette époque, un grand nombre de dossiers à caractère économique marquent l'actualité. Une grande opération de réforme de la fiscalité canadienne est en cours, l'Accord de libre-échange canado-américain s'en vient. En Europe, l'idée de l'Europe unie commence à germer. Les médias ont donc besoin d'expliquer tous ces dossiers et ses connaissances en économique ont été, de l'avis de Monique Grégoire, la principale raison de son embauche dans l'équipe du *Point* à Radio-Canada. La journaliste a apprécié ce passage à Radio-Canada : « C'est avec cette équipe que j'ai tout appris de ce métier, affirme-t-elle. Il y a un programme de formation pour celles et ceux qui commencent dans le métier, avec des réalisateurs, des journalistes et des animateurs qui transmettent leur expérience et leur connaissance du métier aux plus jeunes. »

Après quelques années au *Point* à aider les autres à préparer leurs entrevues et leurs

reportages, ce qui constitue le travail de chercheuse, Monique Grégoire souhaitait toujours être journaliste et passer à l'écran, désir qu'elle a réalisé en obtenant un poste au Réseau TVA. « Quand il m'a embauchée, le vice-président à l'information m'a dit qu'on pouvait traiter de n'importe quel sujet en information, se souvient Monique Grégoire. Il m'a aussi dit qu'on ne devait jamais penser qu'un sujet était trop compliqué, que les gens avaient le droit de tout savoir et de tout comprendre et que l'essentiel était que nous parlions pour qu'ils comprennent. »

À TVA, Monique Grégoire a été rapidement affectée aux dossiers économiques, ce qui lui a permis de sauter une étape que beaucoup de journalistes doivent franchir en arrivant : celle des coupures de ruban, du chocolat à Pâques, de l'arrivée du Père Noël, de la rentrée scolaire, etc.

Un des premiers reportages de la diplômée portait sur la TPS qui venait d'entrer en vigueur. « Nous avons fait un reportage à la Binnerie Mont-Royal, restaurant rendu célèbre par *Le Matou* d'Yves Beauchemin. Nous avons filmé la caisse enregistreuse pour montrer que la TPS apparaissait vraiment sur le ruban et nous avons demandé aux gens si la TPS allait les décourager de consommer. »

Depuis ce reportage, Monique Grégoire a collaboré à de nombreuses émissions à TVA. « C'est l'avantage de TVA, explique la journaliste. C'est une petite boîte où les frontières sont quasi inexistantes. Les gens peuvent changer d'affectation assez facilement. » Ainsi, Monique Grégoire a travaillé à *Salut Bonjour*, l'émission du matin du réseau TVA, à *L'évènement*, une émission hebdomadaire d'information qu'animait alors Stéphane Bureau. Elle a aussi animé une émission hebdomadaire d'information économique appelée *Libre-échange*, collaboré à l'émission du midi, *Un jour à la fois*, avant de se retrouver chroniqueuse parlementaire à Ottawa.

Et l'automne prochain ? Monique Grégoire ne peut rien en dire pour l'instant. Que ce soit à Ottawa, à Montréal, à Québec ou ailleurs, la principale préoccupation de Monique Grégoire demeure de comprendre ce qui se passe, d'aller chercher l'information et de la transmettre au public. Pour elle, faire de l'information de qualité demeure le défi premier, d'autant plus que les problématiques auxquelles nos sociétés sont confrontées sont de plus en plus complexes.

Pôpa, Mômman et compagnie

Des personnages modèles du téléroman québécois

par Christiane Lahaie*



Au Québec, tout le monde ou presque connaît Pôpa et Mômman, ces personnages caricaturaux sortis de l'imagination de l'auteur Claude Meunier. Pour la plupart des téléspectateurs de la série humoristique mettant en vedette ces personnages, *La petite vie*, n'a qu'une raison d'être : faire rire.

Pourtant, un regard plus attentif sur *La petite vie* permet de constater que la portée de cette oeuvre de Meunier est beaucoup plus vaste, que son contenu peut même être perçu comme une charge contre les téléromans traditionnels québécois et que les personnages qu'il a créés constituent des archétypes des grands personnages de l'histoire de notre télévision.

Pôpa et ses pairs

Il n'est pas exagéré de prétendre que, dans la fiction télévisuelle québécoise, le père a plus souvent qu'autrement incarné l'émotivité refoulée et le repli sur soi, la plupart du temps couplé à un caractère autoritaire et apparemment insensible comme Didace Beauchemin dans *Le Survenant* ou Xavier Galarneau dans *L'héritage*. Même s'il n'a jamais eu d'enfants, il ne serait pas interdit non plus d'inclure Séraphin Poudrier, personnage central des *Belles histoires des pays d'en haut*, dans cette catégorie de pères dénaturés. Il refuse carrément la paternité, et ce, pour des raisons d'ordre financier, comme on le sait.

Cet autoritarisme et cette apparente insensibilité ne sont-ils pas les traits les plus manifestes du Pôpa de *La petite vie*? En plus d'être lui aussi un pingre notoire, ce personnage à la barbe on ne peut plus patriarcale se montre incapable d'exprimer le moindre sentiment à l'égard de ses enfants ou de Mômman, qu'il traite avec un mépris teinté de misogynie.

Son inhumanité a d'ailleurs des conséquences stupéfiantes. Dans certains épisodes marquants, son fils Régnald, gérant de caisse populaire, va jusqu'à tricher au quizz télévisé *Tous pour un* pour gagner son admiration et son affection. Sa fille Caro suit une thérapie destinée à la rapprocher d'un paternel trop froid, invitant même celui-ci à prendre un bain avec elle. Rien n'y fait. Enfin, lorsque Rod, le cadet, s'enferme dans cette même salle de bain, en proie à des

envies de suicide, et qu'il déclare que personne ne l'aime, Pôpa ne trouve à répondre qu'un lamentable : « Ben voyons, y doit ben y avoir que'qu'un que'que part qui t'aime. » Pôpa serait donc une sorte de quintessence du père mythique québécois : dépossédé de sa terre et de ses émotions, il a en quelque sorte perdu tout contact avec ses enfants et recherche l'oubli dans des gestes d'une banalité navrante.

Ce genre de père manquant ne peut produire que des fils manqués, comme Réналd, l'administrateur en manque de reconnaissance, au point de s'acheter des titres de noblesse, ce qui, toutefois, ne saurait lui donner ce dont il rêve : l'affection du père. Même phénomène pour Rod, dont le charme n'a d'égal que l'ineptie surtout lorsqu'il s'agit de faire preuve d'autonomie et de maturité. Rod est d'ailleurs un exemple éloquent du petit dernier, gâté et qui fait l'envie de tout le monde, dont Guillaume Plouffe serait peut-être l'ancêtre.

Le personnage de Réjean, le beau-fils et époux de Thérèse, constitue un autre exemple de fils manqué. Aliéné au point de parler de lui-même à la troisième personne, ce dernier, un avatar d'Onésime dans *Les Plouffe*, et indirectement d'Amable Beauchemin dans *Le Survenant*, représente l'être mou, sans ambition ni envergure que n'importe quel père ou beau-père se ferait un devoir de renier. L'attitude de Pôpa à l'égard de Réjean est d'ailleurs éloquente : chaque fois que ce dernier tente de se prendre en main, il est aussitôt rabroué par un beau-père impitoyable et qui, pourtant, n'a pas de leçons à donner.

Les femmes de *La petite vie*

Confinée à des tâches ménagères, comme la plupart des héroïnes de téléromans des années 1950-1970, Mômman ne fait pas évoluer le modèle télévisuel féminin. Coiffée de son bonnet et de sa longue « chemise de jour », elle fait davantage revivre le personnage mythique de la mère entièrement dévouée à ses enfants et à un mari ingrat. Jouée de surcroît par un homme, elle constitue une sorte de mère idéale, dans la mesure où l'absence totale de *sex-appeal* garantit la fidélité de la maîtresse de maison.

Une de ses filles, Thérèse, accuse même un recul par rapport à sa mère. Contrairement à Mômman, elle ne possède même pas l'art de préparer les repas. De son côté, Caro refuse systématiquement de se conformer à quelque modèle que ce soit, au risque de confier son sort au premier gourou qui passe. Quant à Creton, épouse de Réналd, elle représente aussi un

modèle féminin dégénéré puisqu'elle n'arrive pas à enfanter, allant jusqu'à louer un bébé en latex pour calmer ses angoisses. La parodie du modèle féminin se construirait donc ici par le biais de la conjonction de ces personnages de la mère, de ses filles et même de sa bru.

Un vrai téléroman ?

Il n'y a pas que les personnages de *La petite vie* qui empruntent au téléroman. La série reprend, par beaucoup d'aspects, la forme et la thématique d'un téléroman traditionnel. Un téléroman se définit comme suit : émission de télévision à caractère fictif, comportant une série d'épisodes en continuité les uns avec les autres et diffusés à périodicité fixe, racontant une ou des histoires traitées dans un style réaliste, et s'échelonnant sur une ou plusieurs saisons. Malgré son caractère humoristique et parfois absurde, l'ensemble de ces règles sont respectées dans *La petite vie*, même si l'émission est jouée comme une comédie de situation à l'américaine.

Oeuvre québécoise, *La petite vie* adopte même une particularité formelle du téléroman d'ici. Chaque épisode n'assure qu'une lente progression de l'intrigue générale et s'articule plutôt autour d'un unique noyau dramatique. Il suffit de se souvenir de l'épisode où madame Plouffe devient amnésique dans *La famille Plouffe*, de celui de l'arrivée du téléphone dans le village de Séraphin Poudrier dans *Les belles histoires des pays d'en haut* ou encore de l'épisode du téléroman *4 et demi* durant lequel le très sérieux docteur Constantin se déride enfin après avoir bu quelques verres. Chez Meunier, on n'a qu'à se remémorer l'épisode des lunettes à rayons X de Pôpa.

En fait, le téléroman n'est que partiellement revisité par Meunier. Lui aussi met en scène la vie publique, mais surtout privée, de ses protagonistes, vie privée qui se voit représentée dans des lieux déterminés à l'avance : conflits conjugaux ou familiaux dans la cuisine, conflits qui se déplacent vers le salon quand il y a présence d'un corps étranger, intimité du couple ou réconciliation dans la chambre à coucher. Beaucoup d'épisodes de *La petite vie* se concluent sur une image de Pôpa et Mômman, singulièrement debout, dans leur lit, ce qui n'est certes pas sans rappeler la conclusion d'épisodes de *4 et demi* et de *Virginie*, pour ne mentionner que ceux-là.

Néanmoins, en donnant des assises téléromanesques solides, bien que perverses, à *La petite vie*, Meunier s'apprête à frapper plus fort, en détournant le spectateur de sa véritable

entreprise de déconstruction, j'allais dire, de démolition. C'est au plan idéologique que Meunier effectue la majeure partie de son travail de sape. Normalement, les personnages de téléromans évoluent, progressent, voire gravissent peu à peu les barreaux de l'échelle sociale, pendant que nous assistons, béats, à cette ascension. La bonne à tout faire Marilyn (que son prénom apparentait déjà à une star) n'a-t-elle pas fini en politique? Rien de tel dans *La petite vie*. Rien que des intrigues absurdes et des acteurs qui vont s'enfoncer toujours davantage dans le néant de leur existence.

À preuve, cet épisode pathétique où Mômman s'éprend d'un jeune homme avec lequel elle rêve de partir loin de Pôpa, un être qui n'a aucune affection visible pour elle. À la fin, l'homme que Mômman a aidé à sortir d'un état dépressif part avec une jeune amie, et Mômman reste pour préparer le souper que réclame Pôpa.

La vie après Meunier

En réitérant et en parodiant les canons du téléroman à la québécoise, en reprenant sciemment des procédés téléromanesques qui commencent à se faire vieux, en faisant revivre des figures récurrentes de ce qu'on pourrait désigner comme étant la mythologie du téléroman québécois, Claude Meunier participe à la redéfinition du genre. Chaque semaine, l'auteur dévoile les trucs et les ficelles du téléroman traditionnel aux deux millions de téléspectateurs qui regardent *La petite vie*, contribuant de cette façon à leur abandon progressif. La fréquentation assidue du téléroman de Claude Meunier fait en sorte qu'il devient difficile de ne pas voir le ridicule de certaines situations présentées dans d'autres téléromans. Aucun téléroman sérieux n'oserait maintenant traiter de vidanges et de dindes ou ne présenterait des protagonistes appelés Papa et Maman. En fait, *La petite vie* a contribué à évacuer le téléroman tel qu'on le connaissait et a permis de passer à autre chose. Si l'on en croit le succès de séries audacieuses comme *Omertà*, le public québécois serait peut-être mûr pour un tel changement de cap.

*Spécialiste en création littéraire et en cinéma, Christiane Lahaie est professeure au Département des lettres et communications. L'article qu'elle présente ici constitue le résumé d'une conférence prononcée en mai à l'Université Laval dans le cadre du 66^e congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS).

Le vrai monde des enfants

par Denise Berthiaume*

À la fin des années 70 et au début des années 80, la télévision québécoise a connu un phénomène sans doute unique dans ses annales. Une émission à vocation éducative conçue par le ministère de l'Éducation et diffusée sur une chaîne relativement peu regardée a connu un succès retentissant auprès de la population. Avec un budget plutôt modeste, cette émission pour enfants d'âge préscolaire a permis à la télévision éducative de connaître ses plus belles heures de gloire au Québec. Intitulée *Passe-Partout*, cette émission a littéralement bercé l'enfance de toute une génération.

Quelques chiffres suffisent à montrer l'ampleur de ce succès. En 1983, les cotes d'écoute de l'émission ont atteint une moyenne quotidienne de 400 000 spectateurs. Les produits dérivés de la série se sont multipliés : huit disques vendus à un million d'exemplaires, 21 revues, 14 casse-tête, 3 vidéocassettes, 48 contes et 14 petites figurines ont été produits. Pendant quelques années, *Passe-Partout* a été l'émission vedette du réseau Radio-Québec. Jusqu'en 1994, la série a rejoint de 200 000 à 300 000 petits spectateurs et spectatrices. En 1997-1998, plus de vingt ans après sa réalisation, la première série d'émissions réussissait encore à attirer une moyenne de 41 000 téléspectateurs par émission.

Une télé avec des bras

Lancée en novembre 1977, la série *Passe-Partout* a rapidement rejoint un très large public. Présentant à la fois des personnages comédiens, de vrais enfants et des marionnettes, l'émission mettait l'accent sur le développement global de l'enfant, en prêtant une attention particulière à son développement socio-affectif. En fait, les concepteurs de l'émission voulaient donner des bras à la télévision, afin de créer un lien significatif avec l'enfant, ce qui distinguait *Passe-Partout* des autres émissions pour les deux à cinq ans axées essentiellement sur l'acquisition de connaissances. En présentant des personnages vivant un peu comme eux, se posant les mêmes questions qu'eux et vivant des peines

et des joies semblables aux leurs, *Passe-Partout* a offert aux enfants un monde à leur image.

Dépassant de loin les attentes du Ministère, la série a marqué toute une génération d'enfants et de parents. Les stratégies pédagogiques mises de l'avant dans la série ont favorisé le transfert direct dans la vie réelle des enfants de connaissances, d'habiletés et d'attitudes leur permettant d'accéder à une plus grande autonomie.

Phénomène nouveau et inattendu, les parents sont devenus également des spectateurs assidus de l'émission. Ayant ainsi accès à un environnement éducatif, à des approches pédagogiques et à des modèles relationnels plus ouverts, les parents se sont retrouvés soudainement mieux outillés pour éduquer leurs enfants.

Les relations entre parents et enfants

La présence dans *Passe-Partout* de modèles relationnels parent-enfant est particulièrement intéressante puisqu'elle est à peu près absente dans les émissions de télévision pour enfant d'âge préscolaire. Trop souvent, ces émissions laissent les parents en arrière-plan, quand ils ne sont pas tout simplement absents. Les relations entre parents et enfants sont très présentes dans *Passe-Partout*. Qui ne connaît pas les marionnettes Cannelle et Pruneau et leurs parents Perline et Perlin! Toujours par l'entremise des marionnettes, *Passe-Partout* présente le réseau élargi des deux enfants. On peut y voir des interactions entre frère et soeur, avec un grand-parent, des amis, une voisine, l'éducatrice de la garderie, etc.

Au plan des relations parents-enfants, l'idée de base des concepteurs de *Passe-Partout* était de présenter des relations harmonieuses.





Pour ce faire, les modèles relationnels véhiculés dans l'émission devaient être différents des modèles traditionnels. Était-ce réellement le cas ? Afin de répondre à cette question, j'ai réalisé une étude de la communication entre parents et enfants dans l'émission *Passe-Partout*¹ qui a fait ressortir des catégories ou thèmes en lien avec ces modèles. Sans vouloir généraliser les résultats de ma recherche à l'ensemble de la série, il demeure intéressant de faire ressortir certaines règles.

Ainsi, les contacts physiques d'ordre affectif sont présents seulement dans les rapports père-fille ou mère-fils. Les demandes d'affection se font toujours de façon non verbale et proviennent des enfants et non des parents. Seules la mère et la fille portent des accessoires décoratifs. De telles attitudes et habitudes m'apparaissent comme étant plus traditionnelles, plus conformes à des modèles anciens. Cependant je ne crois pas qu'elles ont été planifiées comme telles, mais qu'elles découlent de l'interprétation, probablement inconsciente, des personnes qui prêtent leur voix aux marionnettes, de celles qui les manipulent ou encore des accessoiristes et des costumiers.

En général, par contre, *Passe-Partout* offre des modèles de relations parent-enfant irréprochables. Les parents sont ouverts, attentifs, patients. Par exemple, toute demande faite par un enfant reçoit une réponse. Celle-ci sera positive ou négative mais, dans ce dernier cas, elle est toujours suivie d'une explication. Cependant, la mère donne plus d'explications que le père comme pour s'assurer que l'enfant a bien compris la réponse. Père et mère répondent toujours aux questions des enfants. Les relations sont teintées d'humour et font place au jeu. Ces

quelques règles, même si elles peuvent aujourd'hui sembler aller de soi, ont selon moi contribué à induire des modèles relationnels plus ouverts dans les familles québécoises.

La génération *Passe-Partout*

La série *Passe-Partout* a suscité un engouement peu commun dans la population québécoise et l'on pourra s'interroger encore longtemps sur ce qui en aura fait un outil pédagogique si populaire et si profitable pour notre société. À mon avis, le cœur de la réponse se situe au plan de l'affectivité. *Passe-Partout* a non seulement réussi à transmettre des connaissances, à favoriser le développement d'habiletés et d'attitudes chez les petites et petits Québécois, mais l'émission de télé leur a aussi fait vivre des émotions. Elle a su établir une relation avec eux. Les personnages de *Passe-Partout*, à travers les émotions qu'ils éprouvaient et qu'ils réussissaient à faire partager à leurs petits téléspectateurs, étaient en quelque sorte devenus des amis pour tous les enfants, des amis pour ces enfants qui, aujourd'hui, occupent les bancs de nos écoles, du primaire jusqu'à l'université.

En 1987, les concepteurs de la série ont apporté des changements profonds à l'émission. Ces transformations ont eu pour effet de faire disparaître une bonne part de ce qui rendait *Passe-Partout* si près de la vraie vie et qui faisait en sorte que les personnages entraient littéralement en relation avec chaque petit spectateur. Malheureusement, ces éléments constituaient l'essentiel de l'originalité de l'émission. Ce sont eux qui faisaient que les enfants aimaient tant *Passe-Partout*.

Aujourd'hui, *Passe-Partout* ne vit plus qu'à travers des rediffusions attirant un auditoire de plus en plus restreint et les produits dérivés issus directement de l'émission (affiches, cas-

settes, livres, etc). Le projet a pour ainsi dire été abandonné. Aussi les gens, tant les enfants que leurs parents, sont en droit de s'interroger sur les raisons qui ont motivé les modifications survenues en 1987 et se demander pourquoi la formule initiale de *Passe-Partout*, qui avait reçu l'aval du public québécois, a été si vite reléguée aux oubliettes.

1. Il s'agit en fait du mémoire de l'auteure, qui s'intitule *Étude des relations dyadiques parent-enfant telles que présentées par les marionnettes de la série télévisée Passe-Partout*.

* Titulaire d'un baccalauréat en enseignement au primaire et au préscolaire et d'une maîtrise en sciences de l'éducation, Denise Berthiaume a enseigné à tous les niveaux du système d'enseignement, du primaire à l'université. Elle a aussi travaillé comme conseillère pédagogique au collégial et enseigne actuellement à la technique d'éducation en services de garde au Collège de Sherbrooke.

Jean-René Dufort

Biochimiste, journaliste et bouffon

par Bruno Levesque



Lors de la dernière saison de télévision, un diplômé de l'Université de Sherbrooke a fait parler de lui pour sa participation à l'émission *La fin du monde est à 7 h*, présentée à Télévision Quatre Saisons. Diplômé en biochimie en 1990, Jean-René Dufort y présentait des reportages au style pour le moins étonnant où l'humour cohabitait avec le journalisme.

Dans l'esprit de Jean-René Dufort, son rôle de communicateur, son travail de journaliste à l'émission *La fin du monde est à 7 h* nécessite rigueur et véracité. Pourtant, avec ses allures à la Woody Allen, ses grandes lunettes, ses longs cheveux et son sourire équivoque, on ne sait jamais trop s'il est sérieux ou s'il fait le clown. Une chose est sûre cependant, il a le don de faire réagir, devant les caméras, les gens qui font l'objet de ses reportages. « À *La fin du monde est à 7 h*, je ne suis pas uniquement observateur comme les autres journalistes. Je provoque des réactions et je montre aux gens

comment les acteurs réagissent. Leur façon de réagir en montre davantage que ce qu'ils disent parce que, trop souvent, leur discours est programmé par les gens de marketing et de relations publiques. »

Ross Rebagliati, ce skieur canadien dont le sang contenait des traces de marijuana aux Olympiques de Nagano, a fait expulser Jean-René Dufort d'une conférence de presse quand celui-ci a allumé devant lui une énorme fausse cigarette de marijuana et qu'il a dirigé la fumée vers l'athlète à l'aide d'un petit ventilateur. Les gens du Parti libéral à Ottawa ont semblé très indignés quand le jeune journaliste a voulu leur donner 50 \$ afin de pouvoir, comme d'autres contributeurs à la caisse du parti, bénéficier des largesses du gouvernement fédéral. Même s'il ne s'est jamais prononcé sur la question, le chef du Parti libéral du Québec, Jean Charest, - lui aussi, on le sait, diplômé de l'Université de Sherbrooke - n'a certainement pas apprécié que

le journaliste veuille lui faire la lutte pour la direction du parti. Pas plus que les gens de la Fondation des maladies du cœur qui ont vu un comédien embauché par *La fin du monde est à 7 h* simuler une crise cardiaque en pleine conférence de presse.

Les exemples de bouffonneries ne manquent pas. Après avoir lu dans le journal que six chats avaient disparu dans un quartier de la banlieue montréalaise, il s'est déguisé en chat et a arpenté les rues du quartier pour voir les dessous de cette affaire. Plus tôt, il avait réussi à s'approcher à quelques pas du maire Pierre Bourque avec une tarte à la crème à la main pour démontrer que le maire n'était pas du tout à l'abri de ce genre d'agression. Quand le verglas a frappé Montréal, il s'est déguisé en Superman et a pris part aux opérations de nettoyage des rues, tronçonneuse à la main. Il a volé un Félix au chanteur Éric Lapointe. Il a été le premier à visiter le motel appartenant à un directeur de prison de la région de Trois-Rivières que les bloquistes soupçonnaient être un repaire de Hell's Angels. Il a même organisé un lave-auto afin de ramasser des fonds pour gagner son pari avec Jean Doré et lui faire raser la moustache.



Interviewé ici par l'animateur de *La fin du monde est à 7 h*, Marc Labrèche, Jean-René Dufort, coiffé d'une perruque blonde, a voulu se lancer dans la course à la chefferie du Parti libéral du Québec.

« Il nous arrive d'être complètement niais, explique Jean-René Dufort, mais tout ce que nous racontons est véridique et vérifié. Ce n'est pas parce qu'il y a quelques blagues dans un reportage qu'il n'est pas sérieux et rigoureux et que l'information transmise n'est pas véridique. » Dans le cas de Ross Rebagliati, le journaliste explique qu'il voulait vérifier si le médaillé olympique disait la vérité quand il racontait que cette histoire de marijuana était derrière lui et qu'il en riait maintenant. Pour Jean-René Dufort, la réaction du skieur devant la cigarette de marijuana prouve le contraire : « La vraie réponse, c'est moi qui l'ai eue. La promptitude de sa réaction disait tout. Il ne pourra plus

jamais me dire que ça ne le dérange pas. Oui, j'ai eu l'air épais. Oui, j'ai fait une blague. Mais j'ai obtenu la véritable information. » Pour ce qui est de la course à la chefferie du Parti libéral du Québec, Jean-René Dufort explique que cette série de reportages a permis aux gens de voir un peu comment ça se passait à l'intérieur d'un parti politique et, surtout, qu'il n'y aurait pas de course à la chefferie, que Jean Charest serait le seul et unique candidat. Quant au reportage sur le motel de Trois-Rivières, en plus de prouver que les soupçons des bloquistes ne tenaient pas debout, il a permis de constater un travers que Jean-René Dufort reproche à ses collègues journalistes : trop se fier aux conférences de presse et ne pas aller vérifier sur le terrain ce qui se passe réellement.

Un joyeux mélange

On pourrait croire que Jean-René Dufort s'est créé un personnage pour la télévision. Pourtant, le principal intéressé affirme qu'il en n'est rien. Le faux naïf un peu rebelle qui se place constamment dans des situations loufoques, c'est lui. « Ce que les gens voient à *La fin du monde est à 7 h*, c'est vraiment moi. Je ne joue pas de rôle. Je ne suis ni plus ni moins concombre, débile ou intelligent dans cette émission que dans la vie de tous les jours », assure-t-il.



Photo Jacques Beauchemin

Il s'est par la suite éloigné du domaine scientifique et a commencé à collaborer au magazine *Protégez-vous*. Après plusieurs reportages portant sur des questions de consommation, Jean-René Dufort mène une enquête sur Jojo Savard et sa ligne téléphonique de prédictions astrologiques. Publié en octobre 1996, l'article *Comment devenir un parfait petit médium* a beaucoup fait parler de lui et, en montrant comment n'importe qui peut travailler pour cette entreprise, a contribué à sa disparition.

Parallèlement à sa collaboration à *Protégez-vous*, Jean-René Dufort a été chroniqueur à l'émission du matin à la télé de Radio-Canada. Il a aussi collaboré, à la radio CKMF à une émission qu'animait Marc Labrèche, l'animateur de *La fin du monde est à 7 h*. C'est là qu'il a entendu parlé de ce projet d'émission et qu'il a manifesté son envie d'y participer. Depuis, il entre au bureau à sept heures le matin, scrute l'actualité avec le rédacteur en chef de l'émission, Pierre-Louis Laberge, ancien journaliste à l'émission *J.E.*, et part à la recherche de la nouvelle. Il termine le plus souvent son reportage quelques minutes avant le début de *La fin du monde*, à 19 h.

Compte-t-il faire cela longtemps ? Au moins un an, puisque l'émission reprendra l'antenne en septembre 1998. Après, il compte bien rester dans le monde des communications ou alors se tourner vers l'enseignement des sciences. « Au fond, ce que j'aime le plus dans la vie, c'est mémérer, avoue le journaliste. Dans les laboratoires, je trouvais déjà plus intéressant de jaser de l'expérience avec mon voisin que de faire moi-même l'expérience. »

Et il semble que cela ne date pas d'hier ! Concombre, débile et intelligent, Jean-René Dufort l'était déjà alors qu'il fréquentait l'Université. Dès la première journée, il s'était fait remarquer en faisant le tour des résidences avec son litre de lait et ses coupes à champagne. Tout en poursuivant ses études en biochimie, le jeune homme était au cœur de toutes les activités de « sa gang », comme il dit. « Les deux années que j'ai passées sur le campus Ouest, mon département a remporté la première place du carnaval étudiant », se souvient-il avec fierté. En 1989, ses collègues et lui avaient kidnappé le rédacteur en chef de *La Tribune*, Jean Vigneault, exigeant comme rançon la publication, en première page, d'un article louangeur à leur endroit.

L'année suivante, Jean-René Dufort recevait son baccalauréat en biochimie et quittait l'Université. Fort de ce diplôme, il a d'abord travaillé dans un laboratoire d'analyse environnementale, puis dans une entreprise de produits pharmaceutiques. Après quatre années passées en laboratoire, Jean-René Dufort s'est retrouvé journaliste pigiste pour les magazines *Québec science* et *Les petits débrouillards*.